



HAL
open science

ANDENESFISK II ou la pêche dans l'Océan Arc:que

Jean-Pierre Durand

► **To cite this version:**

| Jean-Pierre Durand. ANDENESFISK II ou la pêche dans l'Océan Arc:que. 1968. hal-04364255

HAL Id: hal-04364255

<https://hal.science/hal-04364255>

Submitted on 7 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Articles de Jean-Pierre Durand, publiés dans *L'Yonne Républicaine* du 1^{er} au 5 août 1968, accompagnés de dix photos montrant les gestes du travail des pêcheurs

ANDENESFISK II ou la pêche dans l'Océan Arctique

1 – Dur labeur du pêcheur

Andenesfisk II est le nom de ce chalutier qui va nous permettre de partager, pendant 10 jours, la dure vie des pêcheurs. Son port d'attache se nomme Andenes, petite ville du nord des Iles Lofoten qui bordent le nord de la Norvège. Nous sommes à quelques centaines de kilomètres au nord du cercle polaire ; aucune agriculture, peu d'Industrie, chaque habitant est tributaire de la mer. Chaque ville, chaque village, possède ses compagnies de pêche, ses séchoirs à poisson, ses conserveries qui inondent le marché européen.

La mer est partout : si elle s'insinue au milieu des terres, dans les fjords enchanteurs, elle conditionne aussi la vie de famille, le père et le fils allant en mer pendant que mère et fille travaillent à la conserverie. Si le village est trop petit pour faire vivre une industrie, le travail se fait en famille : les hommes voguent, tandis que les femmes vident et lavent les poissons ; d'autres les salent et les font sécher, à l'abri des mouettes, sur ces immenses claies parsemées en bordure de la mer : la Norvège vit sur l'Océan. Mais la mer est un partenaire avec lequel Il est difficile de vivre et de travailler. Elle roule ses lames qui vous ensevelissent à jamais. Sa bise salée vous burine le visage. Elle use un homme, le pêcheur.

Départ

D'Andenes, notre port d'embarcation, un jour suffit pour atteindre l'Océan Arctique. C'est pourquoi les « trollers » (nom norvégien désignant les chalutiers, ou trôleurs en français) ne partent que 8 à 12 jours. Pour les pêcheurs novices que nous sommes, le spectacle du départ surprend et étonne. Chaque pêcheur embarque ivre ; il détient dans sa cabine une caisse de bière et quelques litres de cognac : marin et Scandl nave, ce sont deux raisons de boire. Heureusement le tout est ingurgité le premier jour. Le travail va commencer, le sérieux emplit le troller, tout devient réglé et précis comme une horloge.

Un matin, vers 4 heures, on jeta à la mer nombre de boules métalliques et des filets emmêlés semblait-il : c'était le chalut. Notre embarcation mesure 40 mètres de long. Récemment construite (2 ans), elle est d'une conception assez moderne. Autrefois, on tirait le chalut de l'eau par le côté, à l'aide de treuils souvent verticaux, Le bateau roulait terriblement, et le poids du chalut plein du précieux poisson faisait pencher dangereusement l'embarcation, Maintenant, le filet est retiré des eaux par l'arrière, ce qui représente une sécurité supplémentaire. Il y a de cette nouvelle conception, deux réalisations possibles. L'une, moins moderne, celle que notre chalutier possédait, consiste à soulever le chalut au-dessus du parapet pour l'amener sur le pont à l'aide de treuils et de poulies. L'autre très moderne, consiste à supprimer ce parapet et à le remplacer par une pente douce ; il suffit alors de tirer le filet, sans avoir à le soulever au-dessus du pont. L'économie d'une manœuvre pénible est faite.

Le chalut

Chacun sait que le chalut est un grand filet en forme de poche que traîne le bateau sur les fonds sablonneux, Mais nous oublions que c'est aussi une somme fabuleuse d'accessoires difficiles à manœuvrer qui ont pour rôle de maintenir ouverte la gueule du chalut. Des boules d'une quarantaine de kilos chacune, au nombre de 15, plaquent la base du filet au fond Un câble servant d'axe les traverse et leur fait jouer le rôle de roues. Une vingtaine de flotteurs en zinc maintiennent, à deux fathoms¹ au-dessus du sable la partie supérieure du filet. Cependant, cette sorte d'entonnoir d'environ 18 fathoms de large, pourrait se rétrécir et s'emmêler s'il n'était tenu écarté, par un panneau ou porte, de chaque côté. Les portes sont des masses de tôle et de fonte d'environ une tonne chacune, trainées verticalement sur le sable. Elles sont tendues d'une telle manière que le courant créé par la vitesse du bateau tend à en écarter une à droite et à gauche, ce qui ouvre le filet. Celui-ci, d'une quinzaine de fathoms se termine par le trou évidemment obstrué pendant la pêche et par lequel les pêcheurs évacuent le poisson sur le pont. Cette dernière partie, alourdie par le poids de la pêche, traîne sur le sable, On la protège de l'usure en la doublant d'une peau de vache,

La pêche se fait en général dans des fonds de 100 à 130 fathoms ; le câble forme, ainsi, un angle avec le bateau, qui permet à celui-ci une vitesse d'environ six nœuds.

Les manœuvres

Le chalut est laissé en moyenne trois heures au fond des eaux. A 'instant où on le retire, chacun des six pêcheurs de service a un poste et une tâche précise à accomplir. Une fausse manœuvre peut produire la catastrophe : une des portes, de chacune une tonne, mal placée, les boules de quarante kilos ou le chalut rempli qui se déplace trop brusquement sur le pont peuvent écraser un homme ou le projeter à la mer. J'ai vu ainsi la « chambre aux mort » (partie extrême du chalut) descendre trop vite sur le pont et projeter un homme sur les flotteurs alors qu'une boule lui frôlait la nuque. C'est lors de ces manœuvres difficiles que l'Andenesfisk 1 le grand frère de notre embarcation perdit, cet hiver, un membre de l'équipage que la mer en colère happa et prit pour toujours.

Pendant tout ce maniement de filets, de treuils, on mesure la dureté dont peut être capable un vieux pêcheur. La moindre petite erreur commise par un plus jeune que lui ne sera pas pardonnée ; l'expérience, la vue de tant d'accidents, le danger présent se télescopent dans l'esprit du vétéran et s'extériorisent par un hurlement de haine qui fait trembler. Dans ces moments périlleux le bateau s'emplit de cris qui semblent avertir (l'une mort imminente, Une tragédie classique se joue sur le pont à chaque levée de filet.

La première manœuvre est celle des portes puisqu'elles devancent le filet. Hissées par le treuil et les poulies, elles s'abattent, dans un vacarme épouvantable, de chaque côté du pont. Le bateau ralentit puis s'arrête, s'anime d'un tel roulis qu'il est difficile de rester debout sur le pont glissant. Mais il le faut pour y rassembler les énormes boules et les flotteurs. Les pêcheurs sortent le filet proprement dit. Sa grande longueur nécessite plusieurs manœuvres. Les poulies, fixées à une sorte de portique d'environ 4 mètres de haut, contraignent les hommes à ne tirer que quelques mètres du filet à chaque fois,

¹ Un fathom vaut 1,85 mètre.

Hissé sur le pont, les hommes l'entassent soigneusement pour qu'au remouillage (ou affalage) il ne s'emmêle pas. Lorsqu'apparaît, à la surface de la mer, « la chambre aux morts » les pêcheurs évaluent son contenu. Il est impossible, pour les treuils, de ramener en une seule palanquée² une bonne pêche. Quelquefois 4, 5, 6 ou 7 manœuvres sont nécessaires. Les pêcheurs font une sorte d'étranglement à environ 2 mètres de l'extrémité du filet et hissent cette première partie tandis que le reste du poisson attend dans le filet en surface. Une énorme poche d'une à deux tonnes se forme ainsi, maintenue suspendue au-dessus du pont grâce au portique. Un homme glisse en-dessous pour détacher la boule qui la tient fermée.

Cette tâche est pénible et dangereuse. Le pêcheur reçoit tous les égoutis glacés qui s'infiltrèrent jusqu'à son corps, passant entre ses gants et sa combinaison ou entre son chapeau et sa cape. Au moment où le nœud est défait le « flot » de poisson le précipite au sol s'il n'a pas eu le temps de s'échapper et il en revient tout gluant, couvert d'écailles.

La « poche vidée », on refait le nœud et on replonge cette extrémité dans la mer. Le bateau arrêté se remet en route pour plaquer au fond de la « chambre aux morts » les poissons jusqu'alors restés dans le filet. Il s'arrête à nouveau et les pêcheurs hissent une nouvelle fois l'extrémité du chalut. Cette action est répétée jusqu'à ce que le filet soit vide. A ce moment les pêcheurs remouillent l'ensemble : chalut, boules, flotteurs, portes, alors que le « troller » se remet en route pour un nouveau « trait de chalut ».

Incidents

Les manœuvres ainsi décrites ne seraient que d'une difficulté toute relative si elles ne se compliquaient pas de pêches miraculeuses. Il est impossible d'imaginer ce que peut contenir la mer en objets hétéroclites : les plus spectaculaires furent évidemment ceux que l'on trouve dans les bandes dessinées, tels que les boîtes de sel fin de table... ou les chaussures à clous à la bouche grande ouverte et aux dents pointues. Mais les plus dangereux sont les câbles, ou les vieux filets abandonnés là, par un équipage peu scrupuleux. Imaginez le travail que représente le démêlage de deux filets ou celui du chalut et d'un câble rouillé, hérissé de ses filins cassés qui traversent tous les gants pour se planter dans la chair. Il est quelquefois nécessaire de couper son propre filet pour le libérer de tous ses parasites. Avant chaque remouillage une rapide révision du filet s'impose. Souvent une maille a sauté, et s'est rompue. Les pêcheurs les plus anciens, ceux qui ont du métier, d'un signe, appellent la « corbeille » que les plus jeunes apportent.

Dans cette réparation les différences d'ancienneté sautent encore aux yeux : le temps presse, seuls les vieux peuvent faire courir la navette entre les mailles assez vite : les jeunes en sont réduits à alimenter les navettes en fil, ou à distribuer les couteaux.

Quelquefois des levées de filet ont lieu en dehors des horaires prévus ; le filet s'est accroché à un filet de fond ou à quelque chose de semblable : si le premier maître ou le capitaine au poste de pilotage ne s'aperçoit pas immédiatement de la résistance qu'offre le bateau à une marche normale, c'en est fin du chalut : 20 000 couronnes norvégiennes soit environ 14 000 francs sont abandonnées aux sirènes...

² Levée de filet

Si l'alarme est donnée à temps chacun prend son poste, et une manœuvre délicate commence ; les machines du bateau sont débrayées les treuils enroulent le câble du filet accroché : le bateau recule en penchant vers l'arrière. Un « clac » sec retentit et ébranle le bateau : le chalut est décroché. Mais quels seront les dégâts ? Chacun attend avec impatience l'émergence du filet pour les constater, les commenter et les réparer.

Si entre les levées de filet les pêcheurs pouvaient se reposer, ce ne serait qu'un métier à demi pénible, mais il faut stocker le poisson, et là encore des règles rigoureuses doivent être respectées. Tout d'abord il ne faut pas laisser mourir le poisson, il faut le tuer Immédiatement après son arrivée à bord ; un ou deux pêcheurs commencent à le saigner avant même que le filet soit remouillé. Pris de la main gauche, ou coincé sous le bras s'Il est trop gros, l'animal se débat encore, mais un coup de couteau lui coupe la carotide à l'endroit précis où se rejoignent les ouïes. Celle première action est aussi l'occasion du premier tri : sont rejetés à la mer les poissons mesurant moins de 50 cm ou n'étant pas identifiés comme morue ou merlan. Quelquefois les pêcheurs conservent des rougets-barbets quand Ils sont nombreux. Ils gardent aussi le merlan dont Ils font sécher le filet pour leur consommation personnelle.

Tous ces poissons tués, commercialisables, sont jetés dans un casier où ils vont subir une seconde manutention. Entre la première qui n'attend pas et la seconde qui ne presse plus, les pêcheurs s'accordent un quart d'heure de repos bien mérité et sacré dans la profession. L'hiver, il s'accompagne d'un café ou d'un thé, pour tenir au corps un brin de chaleur que l'atmosphère leur refuse.

Les poissons ainsi traités vont avoir la tête tranchée et le ventre ouvert. Ce second bourreau, armé d'un couteau tranchant, doit faire preuve d'autant de précision que le premier, mais de plus de force : il faut sectionner l'arrête dorsale au niveau de l'articulation qu'elle a avec la tête, et pensez à sa grosseur lorsque l'animai mesure 1,20 ou 1,40 mètre ! Tombé dans une caisse, le poisson est repris par un troisième homme qui le vide de ses tripes : de la main gauche il le tient sous les nageoires et de l'autre il lui arrache, d'un seul coup, boyaux et vessie natatoire. L'animal, jeté dans une cuve, est lavé par un courant d'eau continu. Nettoyé du sang ou du reste des tripes, il descend par une goulotte dans la cale. Un dernier homme le reçoit et le place dans telle ou telle caisse, selon son espèce et la taille, Chaque caisse recouverte d'une couche de cristaux de glace apportés de l'usine, est soigneusement rangée dans la cale frigorifique. Celle-ci peut contenir jusqu'à 1 900 de ces caisses, qui pèsent chacune 60 kilos. Alors le « troller » peut rentrer avec une charge de 90 tonnes de poisson. Quelquefois, quand la pêche est trop bonne, le capitaine autorise ses hommes à remplir des caisses que l'on entasse sur le pont. La loi Interdit ce chargement durant l'été, car les poissons peuvent se gâter ; mais il est toujours intéressant de tenter de déjouer les autorités : le bénéfice peut être si grand et l'amende si petite...

Minuit, soleil enchanteur

On imagine les manutentions précédentes communiquant une odeur nauséabonde aux environs du bateau : il n'en est rien, les conserveries sont de véritables enfers

pour l'odorat, mais ici tout se fait dans un courant continu d'eau qui balaie le pont : têtes et tripes sont jetées à la mer à la grande joie des mouettes. Elles semblent danser pour nous un ballet dans le sillon tracé par le bateau. Leurs cris stridents, leurs vols nets et majestueux, à l'heure où le soleil rouge touche l'horizon pour Indiquer minuit est un décor de conte de fées. Si le vieux pêcheur est dur dans son métier, dur avec ses camarades, il sait être l'homme sensible. C'est lui le premier, Evald, qui me fit remarquer dans un anglais lyrique la puissance du tableau que nous offrait la nature, et le respect que nous lui devons.

Tout l'amour de mer et la fierté d'être marin ressortait de cet homme et le grandissait à mes yeux.

Je revivais chaque minuit, quand la brume ne me l'interdisait pas, tous les merveilleux contes de pêcheurs. J'étais loin de tout loin du monde. Seuls les Instruments du capitaine nous rappelaient que la terre existait, peuplée d'autres hommes qui attendaient notre poisson.

La science au service de la pêche

Si autre fois les liaisons entre bateau et terre n'existaient pas, elles sont maintenant courantes et l'on ne peut plus imaginer la pêche sans elles. En partant d'Andenes, la compagnie à qui appartient le bateau ne savait pas où devait être livré le poisson : serait-ce à une conserverie de Tromsø ou de Honningsvåg (village de l'île du cap Nord) ou à Hammerfest, ou à Vardo ? Un coup de téléphone le matin du neuvième jour nous renseigna.

Ce téléphone est utilisé sans cesse par les capitaines de bateaux qui s'interpellent pour savoir où la pêche est la plus fructueuse, À côté du téléphone, nombre d'autres appareils facilitent le travail du premier maître ou du capitaine. Il en est ainsi du radar qui permet d'un seul coup d'œil de connaître la position des bateaux voisins et des côtes. Puis le decca permet de taire le point d'une manière rapide et précise. S'il est couplé avec un poste de pilotage automatique il peut remplacer le barreur à l'œil rivé sur le compas. Cependant la plus grande innovation dans la pêche en haute mer reste certainement l'utilisation des électro-chocs qui permet le repérage des bancs de poissons. Tout écran se présentant sur le trajet des électro-chocs est enregistré par l'appareil.

Ainsi au plancton de la surface correspond une zone sombre. Les bancs de sardines sont représentés par de grosses taches verticales tandis que nos poissons recherchés, friands de sardines, le sont par des petites taches. Sachant que le filet traîne sur les fonds sablonneux, morues et merlans doivent être au ras du fond aussi. Et s'inscrit ici tout le secret d'une bonne ou mauvaise pêche : si les bancs de sardines ne touchent pas au fond, la morue, le merlan non plus, et le filet ne remonte qu'avec seulement une tonne de la précieuse matière. A quoi est due cette variation de niveau d'évolution des sardines ? Personne n'en sait rien, Evald avançait timidement cette théorie : nouvelle lune, mauvaise pêche : pleine lune, bonne pêche. Un jour viendra peut-être où l'on se passera des variations lunaires, où l'on saura placer l'appât – des sardines par exemple – au ras des fonds océaniques.

Si la technique ne s'est pas mise entièrement au service de la pêche, la loi l'a déjà faite : on ne peut pêcher où on le désire : tout dépend de la nationalité, de la grosseur du bateau, etc. Les cartes portent des lignes parallèles à une certaine distance des côtes : ce sont les limites des eaux territoriales – variant évidemment à chaque traité de paix. Après de longues conférences internationales, il a été décidé qu'une première limite serait fixée à 4 miles des pointes extrêmes des continents.

Par cet accord, les « frontières » ne suivent plus le découpage des côtes : ce qui permet à la Norvège de ne plus voir de bateaux étrangers en situation légale dans les fjords au milieu de son sol. Entre cette limite et la terre, seuls les petits bateaux, souvent d'exploitation artisanale, pêchant la sardine ou le hareng ont le droit d'exercer.

Au-delà, les « trollers » moyens tels que le nôtre ont droit de pêche s'ils sont norvégiens. Une seconde ligne parallèle à la précédente et distante de six miles des côtes indique aux gros « trollers » norvégiens et aux bateaux étrangers où s'arrêtent leurs droits, de pêche. Cette législation entraîne quelquefois des différends entre capitaines de pays étrangers, près des îles Lofoten.

Cette région est le lieu de pêche des Allemands et des Français, mais il est aussi le refuge des bancs en saison froide, ou en période de frai au printemps. A cette époque les pêcheurs font de véritables ravages : c'est la meilleure saison de l'année. Mais c'est aussi celle du plus mauvais temps. Celle des tempêtes, du froid, de la neige. La mer, chaque jour en colère, balance le chalutier dans tous les sens. Il grimpe au faîte de chaque lame avant de redescendre dans un trou. Et les marins cramponnés au parapet et au treuil, accrochés aux câbles ou les jambes écartées pour plus de stabilité doivent continuer les manœuvres. Les embruns mordent les visages. La pluie ruisselle sur les combinaisons, gèle sourcils et moustaches et vitrifie le pont.

La nuit emplit l'embarcation 24 heures sur 24 et l'enveloppe d'un voile de brume glacée. Le bruit des vagues couvre le cri des hommes. La nature est en disproportion avec l'homme. L'Inhumain a remplacé le tendre soleil et la douce brise de l'été.

Plaisirs du matelot

Cependant les intempéries ou la mauvaise pêche ne peuvent supprimer les petits plats et les petites discussions entre les quarts. Les hommes se relaient toutes les six heures durant le jour et toutes les quatre heures durant la nuit. Au changement de service qui a lieu à 2 heures du matin, le steward ne prévoit ni café ni repas. Alors, les vieux marins s'en chargent : ils connaissent tous les bons mets tirés du poisson. Nous avons mangé ainsi le cartilage des gorges des grosses morues frites à la farine dans l'huile. Cette partie que nous, non-initiés, jetons toujours avec la tête est une des régions les plus fines du poisson. Nos fritures d'eau douce n'ont rien à envier à cette cuisine. Un second plat consistait en la cuisson de poumons. Ceux-ci que l'on trouvait volumineux gros merlans bouillaient dans l'eau avant d'être relevés par un vin. Mélangés ensuite à une confiture de myrtille, ils formaient une pâte peu engageante mais combien délicieuse.

L'heure de ces dégustations rassemble toute la « famille » des matelots, elle occasionne les discussions. En politique, les vieux font taire les jeunes et leurs idées révolutionnaires,

en apportant la sagesse. Puis on parle des femmes. La séparation n'est plus aussi longue qu'à l'époque héroïque des voiliers et de la pêche à la ligne, mais la femme aimée, puis les enfants occupent le cœur sensible des pêcheurs. Un poète écrivait que plus belles lettres d'amour sont celles des marins. Je le pense aussi. Les vieux ne plaisantaient pas sur ces sujets-là et lorsqu'ils voyaient leurs cadets en rire, ils baissaient la tête en signe de refus de participer à la conversation.

Après ce moment de répit, les uns allaient se coucher, les autres partaient au travail. Il en est ainsi pendant une semaine, en attendant la rentrée au port, durant toute une longue vie.

2 – La vie du matelot

Le déchargement commence dès que le bateau a accosté. Les employés de la conserverie pèsent une caisse sur dix pour vérifier qu'elles contiennent effectivement 60 kg de poisson. L'usine en fait des croquette panée sous des filets congelés vendus dans les supermarchés des grandes villes européennes. Le prix d'achat est donné à la compagnie d'Andenes qui le distribue à ses hommes. Le capitaine et le premier maître reçoivent chacun 4 % du montant brut payé par la conserverie. L'ensemble des pêcheurs se voit distribuer 27 % de ce montant, tandis que le reste sert à payer le steward, les deux mécaniciens et constitue la part d'investissement et de bénéfice de la compagnie. On sait que le matériel de pêche et son entretien sont onéreux, mais la disproportion entre les bénéfices des pêcheurs et ceux de la compagnie entraîne quelquefois des heurts. Après un compromis, chacun semble satisfait et retourne à son poste.

Les 27 % à répartir entre les pêcheurs entraînent chez eux un désir de ne pas être nombreux. Ainsi ils abattent à 10 le travail de 12 hommes : leur salaire s'en trouve grossi. Les 2,7 % individuels du montant d'une assez bonne pêche représente environ 1 800 kr³. Chaque matelot reçoit cette somme diminuée de 26,5 % versée au fisc, à la Sécurité sociale et à la caisse de retraite vieillesse. Ensuite la compagnie prélève 70 kr chaque semaine pour payer la nourriture à bord. Donc une telle pêche donne à chacun environ 1 200 kr. Une pêche relativement mauvaise leur procure 800 kr nettes. En général trois « sorties » par mois, d'une moyenne de 1.000 kr leur attribuent 3.000 kr, soit approximativement 2.100 F. C'est une grosse somme semble-t-il, mais elle ne met pas le pêcheur norvégien à l'abri de l'instabilité qui le menace, ou de la superproduction qui le touche déjà.

Que sera la pêche demain ?

En effet, l'économie entièrement destructive qu'est la pêche au chalut de nos jours ne peut être éternelle les bancs de poisson sont décimés avec une rapidité extraordinaire. Ils n'ont même plus la possibilité de se régénérer. Alors qu'ils se regroupent au moment du frai, l'homme décuple ses moyens d'extermination. Une législation pour conserver les espèces semble s'imposer. L'exemple de la pêche à la baleine, maintenant accompagnée de lois très précises demande une généralisation, sinon la mer, de laquelle l'homme veut tirer tous ses moyens de subsistance dans les temps futurs ne sera vite qu'une étendue d'eau morte. Autrefois, on pêchait la morue dans le golfe de Gascogne. Il faut maintenant bien souvent l'aller chercher au-delà du cercle polaire.

³ Une kr (couronne) vaut environ 0,7 FF

Des commissions internationales se sont déjà saisies de ce problème. Mais leurs travaux n'avancent que pas à pas, car elles se heurtent aux compagnies de pêche et aux pêcheurs eux-mêmes. Ainsi une loi est à l'état de projet depuis plusieurs années celle n'autorisant la pêche qu'à une distance minimum de 12 miles des côtes. Dans ces régions de l'océan, la mer plus profonde ne contient qu'une quantité minimale du poisson recherché. Seuls des plateaux continentaux comme celui de la mer du Nord resteront des lieux de pêche... trop fréquentés par les chalutiers et trop vite dépoissonnés.

Les commissions prévoient l'application de cette loi pour 1968-69. Ce sera la « mort du pêcheur » m'a dit Evald. Mais alors que faire ? Tuer le poisson ou le pêcheur ? Espérons que les commissions internationales réaliseront pour toujours cette difficile cohabitation des mers : celle du poisson et du pêcheur.

Aux incertitudes du futur s'ajoute temps futurs s'ajoute la surproduction. En Norvège, elle a deux causes : d'abord un arrière-pays – l'Europe – non habitué à la consommation massive du poisson, et ensuite la concurrence des « pays neufs » et des « pays en voie de développement tels que l'U.R.S.S. et le Pérou qui produisent à très bon marché. Ce dernier est devenu le premier producteur mondial de poisson depuis quelques années. Ses bateaux – avec ceux du Japon – ont envahi le Pacifique. Une main d'œuvre peu payée confère au poisson péruvien un prix de revient très bas. Mis en conserve dans des usines ultra-modernes à capitaux nord-américains, recrutant une main d'œuvre toujours peu chère, le poisson péruvien a pris d'assaut tous les marchés que détenait la Norvège depuis des siècles.

Non content d'avoir soustrait à la Norvège la plupart des marchés mondiaux, le Pérou vient encore démunir le pays de ses pêcheurs -experts. Ainsi, le chef pêcheur de l'Andenesfisk II s'est vu proposer des sommes fabuleuses pour aller travailler quelques années dans le Pacifique.

Alors qu'il ne gagnait qu'environ 40 000kr par an, comme premier pêcheur en Norvège, une entreprise péruvienne lui propose 120 000 kr par an (soit 84 000 F) avec un pourcentage supplémentaire sur la pêche de 2 %, jusqu'à 500 tonnes et de 4 % de 500 à 1000 tonnes. C'est là le moyen de faire fortune en quelques années. Mais Evald refusa. Il savait qu'accepter cette offre était nuisible à l'avenir de la pêche norvégienne, nuisible à ses camarades pêcheurs restés dans l'Arctique. Car son travail au Pérou devait consister principalement en la formation de pêcheurs, qui, à leur tour, apprendraient à d'autres à manier le chalut. Et tout ceci dans l'espoir de produire moins cher pour vendre plus.

Devant cette terrible concurrence, la Norvège n'a que peu d'atouts. Elle vend sa marchandise à l'époque de l'année où le Pérou produit le moins. Pourvue d'installations frigorifiques géantes, la Norvège devient le réfrigérateur mondial. Elle met sur le marché ses filets et ses croquettes panées au moment où chacun a vendu les siennes à bas prix. Mais combien de temps durera cela ? L'inquiétude générale monte : le Pérou va-t-il lui aussi construire des installations frigorifiques ? Il en est question.

Lors d'une discussion avec Evald au sujet de ce marché du poisson devenu une affaire de politique internationale, j'ai évoqué le syndicat :

« En Norvège m'a-t-il dit, les syndicats sont forts en face du patronat. Lorsque ceux-ci proposent une augmentation de salaire ou une modification dans la production, la direction accepte généralement. Il n'y a pas d'épreuve de force, de grève ou de lock out. Chacun a intérêt à ce que les affaires tournent sans heurts, c'est un principe de la social-démocratie.

Mais le syndicat des pêcheurs est tout autre, il ne propose jamais rien, n'entre jamais en désaccord avec les compagnies. Au sujet de la loi concernant la limite de pêche à 12 miles,

comme à propos des experts qui rendent service au Pérou en travaillant pour lui, il ne se manifeste pas, notre syndicat est inactif. C'est la raison pour laquelle les pêcheurs cotisent de moins en moins.

« *Mais comment faites-vous entendre vos revendications à la compagnie ?* »

- L'un de nous va discuter avec le directeur et nous obtenons satisfaction dans la plupart des cas. Le syndicat, moyen de lutte ailleurs, est devenu chez les pêcheurs une sorte d'amicale.
- *Qu'en pensez-vous ?*
- C'est dommage ! Si nous avions un véritable syndicat actif, groupant tous les pêcheurs de toutes les compagnies norvégiennes, nous pourrions nous faire entendre et nous opposer à toute nouvelle législation et ceux qui vont faire fortune au Pérou, ou ailleurs ».

Intérêts des uns, des autres, de la communauté des pêcheurs ou des compagnies se conjuguent ou s'opposent bien souvent. Mais que devient l'humain dans ce travail pénible du matelot et dans cette social-démocratie norvégienne ?

La famille

En Scandinavie la notion de famille est très différente de celle que nous connaissons ordinairement. En notre civilisation, cousins, tantes, petits-enfants se fréquentent régulièrement. En Norvège, souvent la famille est représentée par le frère ou la sœur. Mariés, les enfants ne se préoccupent plus guère de leurs parents. Ceux-ci devenus malades ou impotents terminent leurs jours en hospice de vieillards. Ils y versent leur retraite et l'administration « leur rend de quoi acheter tout juste un paquet de cigarettes par mois » disait Evald qui voyait dans l'hospice l'ennemi numéro un. Pour lui comme pour les autres pêcheurs, la vieillesse est un sujet préoccupant : retraité à 60 ans, il sait qu'il sera usé, incapable de nouveaux efforts et peut-être déjà malade. L'alternative est sans issue : s'il n'est pas assez malade pour aller en hospice, il ne sera pas assez résistant pour travailler, pour compléter les 500 ou 600 kr mensuelles de pension qui lui seront insuffisantes pour vivre paisiblement. C'est pourquoi il met constamment de l'argent en banque. Hanté par la peur de voir ses vieux jours noircis dans un monde qui ne pardonne pas. Evald répétait souvent : « Mourir à 55 ans en pleine force de l'âge avant que la vieillesse ne m'affaiblisse, voilà mon grand désir de pêcheur ». On ne sait s'il était sincère...

Or, s'il y a une profession au monde où la vieillesse doit être paisible, c'est celle du pêcheur. Car il faut imaginer ce qu'est l'absence prolongée et fréquente du foyer. Seul, le mois de congé payé rassemble, pour un temps durable, père, mère et bambins. Il est même certains matelots auxquels la compagnie demande de travailler douze mois de l'année : ainsi le premier pêcheur de l'Andenesfisk II n'avait vu sa femme que 365 jours sur une période de 20 ans.

C'est ici le sort de tous les marins du monde. Et bien souvent, au cours de la vie du pêcheur s'opère un transfert de son affectivité : au début de sa vie celle-ci se porte particulièrement sur sa femme, son foyer, ses enfants. Elle se déplace ensuite sur la mer. L'histoire du vieux pêcheur amoureux de l'infini océan n'est pas une légende. L'attention que porte le vieux matelot à la mer, leur connaissance intime et réciproque semble-t-il, tissent entre eux des liens invisibles mais tenaces.

Parallèlement, et peut-être pour compléter l'affectivité d'une vie familiale trop peu exercée, on pourrait imaginer que le pêcheur a besoin d'une autre vie spirituelle. Celle-ci, puisée dans la passion qu'il aurait pour un quelconque sujet technique, scientifique ou littéraire. Mais il n'en

est rien. Le peu d'exercice de l'esprit auquel il consent s'inscrit autour d'une presse à grand tirage et dont l'intérêt reste mineur dans tous les cas.

Avant l'embarquement, les pêcheurs se munissent d'un grand nombre d'hebdomadaires ou de mensuels, souvent « spéciaux hommes » tels que *Na*, *Vi Menu*, etc. On y trouve des bandes dessinées policières dites « kriminals », des blagues, des reportages sur la vie des night-clubs de Nice ou de Miami accompagnée de photographies de femmes aux positions exubérantes. Quelquefois un thème plus sérieux en occupe les colonnes : tels celui de la guerre, du jazz ou de la politique actuelle d'une grande nation. Mais dans tous les cas, les articles très courts, souvent superficiels semblent n'avoir qu'un objectif : être terminés avant d'avoir lassé le lecteur. Ainsi, la revue n'est plus qu'un défilé de brefs exposés d'actualités générales peu profondes et sans importance. L'extravagance prime toujours et chaque numéro présente les malheurs de telle princesse ou de telle actrice.

Les pêcheurs lisent aussi nombre de bandes dessinées sur la dernière guerre mondiale ou des romans policiers et quelquefois des revues pornographiques dont les jeunes, surtout, sont avides. Mais très rares sont les livres ou parutions susceptibles de demander un effort intellectuel. Il semble donc que la lecture soit devenue pour eux un produit de consommation comme le filet de morue qu'ils pêchent. Constamment, sans leur demander d'accomplir l'effort intellectuel qui pourrait leur fournir une certaine joie de vivre, on peut s'étonner de les voir se perdre dans cette facilité de la vie contemporaine. Un seul but semble subsister dans leur vie : celui de l'argent. C'est pourquoi ils acceptent tous travaux extraordinaires. S'il n'est pas marié, le marin dépense son argent dans les bars, se noie dans l'alcool, se ruine avec les prostituées. Il veut vivre l'aventure humaine (!) jusqu'au bout.

S'il est marié, sa paie est distribuée à la femme et aux enfants. L'argent veut ainsi remplacer la vie familiale. Mais le peut-il ? C'est certainement là tout le problème du sens de la vie du pêcheur. Un travail dur et pénible, surhumain par le fait qu'il a « usé » un homme de 55 ans, procure d'énormes masses de d'argent. Mais celles-ci sont inutilisables directement par le marin : les plaisirs vécus dans l'instant sont superficiels et sa vie affective est hachée, démantelée par de trop longues absences répétées. Le pêcheur ne peut avoir la joie de faire valoir ses sentiments, son affectivité. Peut-être a-t-on oublié d'en faire un homme.